

Denys COUTAGNE

Le crucifieur crucifié

IL est paradoxal qu'un film d'un goût fort douteux, mêlant le kitsch au sang (sauce tomate), le sang aux parfums de bordel exotique et aux senteurs de cadavres exhumés, un film ne craignant ni l'expression de la torture ni les charmes d'une vie champêtre (mode rousseauiste avec retour paradisiaque vers une nature écologique où l'homme se réconcilie avec lui-même...), fasse ainsi scandale ! Le cinéma nous a, depuis longtemps, habitués à bien d'autres excès et « La nuit des morts vivants » n'attire les foudres de personne.

Mais le film incriminé s'appelle *La dernière tentation du Christ* et, s'inspirant d'un roman de Kazantzaki, entend présenter la figure d'un messie hanté par la chair plus qu'investi d'une mission et habité d'un désir divin, à défaut de la présence même du Père ! Kazantzaki du moins avait eu la réserve de s'en tenir à un titre plus sobre : *La dernière tentation. Rien n'interdisait* alors de penser que cette dernière tentation s'adressait plus à l'écrivain qu'au personnage retenu du roman !

Mais Scorsese précise : « *du Christ* ». (Malheureusement les éditeurs reprennent cette terminologie dans la réédition du roman, ce qui est une malhonnêteté). C'est dire que Scorsese entend faire référence, et ce explicitement, à un personnage historique, reconnu en son mystère d'Homme-Dieu, mort et ressuscité. Bien entendu, cette reconnaissance s'appuie sur le témoignage de quelques hommes, témoignage recueilli sous forme d'écrits (les évangiles et plus largement le Nouveau Testament), comme expression de la foi de ceux-là même qui, compagnons de Jésus, ont vu en lui le Fils de Dieu, mort et ressuscité. L'Église est fondée sur cette foi et n'a d'existence que d'affirmer cette foi en son Seigneur. Ainsi, les textes retenus par l'Église pour authentifier sa propre foi ne peuvent donner du Christ une connaissance historique qu'en reconnaissant en cet homme Jésus (crucifié sous Ponce Pilate) précisément le Christ

annoncé par l'Ancien Testament. Le Christ est dès lors un homme précis, spécifique, daté, quoique sa personnalité échappe radicalement aux modes de discernement couramment pratiqués dans la méthode historique : cet homme nous est donné par la foi de l'Église, c'est-à-dire comme le Christ. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille avoir la foi pour comprendre que c'est dans la foi de l'Église que la connaissance historique de Jésus nous est donnée. Le Nouveau Testament appartient au patrimoine littéraire de l'humanité. Mais le genre littéraire des évangiles s'avère alors unique dans la littérature universelle, car ce qu'il donne à connaître d'un homme historiquement défini ne l'est qu'en raison du fait que cet homme transcende l'histoire, puisque Fils de Dieu. Le plus spécifique est la Résurrection qui, événement historique qui concerne le crucifié, échappe à toute visualisation et saisie documentaire. La foi seule permet d'y accéder, en tant que cet événement est historique aussi ! Ainsi, tout essai critique à partir de ce patrimoine littéraire ne peut en aucun cas permettre une « biographie » d'un certain Jésus de Nazareth. Toutes les tentatives ne peuvent qu'échouer. Julien Green reprochait à Mauriac sa *Vie de Jésus* et Bernanos, dont l'idéal littéraire restait d'écrire une vie du Christ, s'est bien gardé de le faire.

Bien entendu, il sera toujours possible de cerner le milieu historique de Jésus, de situer tel discours dans tel contexte, d'intégrer tel geste à telle tradition culturelle ou sociologique, voire d'inventer des psychologies des personnages proches de Jésus (et pourquoi pas de vouloir comprendre, fût-ce par l'artifice d'un roman, les motivations d'un Judas !). Mais en ce qui concerne Jésus, le texte nous renvoie, au cœur des références les plus banales de la quotidienneté, au Mystère du Fils de Dieu incarné.

La pensée moderne s'est crue autorisée à une construction intellectuelle permettant de dissocier plus ou moins radicalement la figure historique de Jésus (jusqu'à la rendre même incertaine) d'un Christ de la foi (Hegel, les philosophes fustigés par Marx dans *La Sainte Famille...*). Il est vrai que, déjà avec Luther, la conscience intime que je pouvais avoir de mon salut permettait d'écarter la question de savoir si le Jésus sauveur avait besoin d'être homme et Dieu pour me sauver ! On a pu voir des exégètes et théologiens contemporains accréditer sans peine la thèse qu'il n'importait aucunement pour un chrétien de savoir si le Crucifié restait sous forme de squelette dans quelque tombeau, puisque la nature de l'événement pascal (la Résurrection)

se concentrait dans la conscience croyante d'une communauté devenant, de ce fait, l'Église témoin de la Résurrection. La déconnection alors s'opère librement entre un Jésus historique sur lequel les évangiles disent si peu de choses qu'on peut à son propos inventer ce que l'on veut sans que la foi ait à en pâtir, puisque le Christ n'est plus perçu alors qu'à l'intérieur du monde de la foi. A ceci près que le Christ de la foi implique la foi en l'Incarnation et donc la reconnaissance de Jésus, homme, comme... Dieu. Il s'en suit que les inventions faites à propos de cet homme appelé Jésus ne peuvent être qu'une perversion quand on continue à le désigner comme le Christ !

Le roman de Kazantzaki, comme le film de Scorsese, accrédite absolument cette thèse (d'une radicale distinction entre Jésus et le Christ), puisque l'un et l'autre vont jusqu'à admettre que Jésus aurait pu ne pas mourir sur la Croix, Paul se chargeant d'inventer la mort du supplicié et la résurrection de ce dernier pour fonder une religion capable d'apporter un brin d'espérance à une humanité malheureuse. Que Jésus vieillisse sereinement auprès de Marthe et Marie ne trouble en rien l'apôtre des nations qui, croisant ce Jésus père de famille, ne peut qu'avoir pour lui un sentiment de sympathie : « Content de t'avoir revu ! » (Car, dans l'histoire, Jésus et Saul s'étaient rencontrés !).

Partant d'un Jésus conçu selon les besoins de la cause, la tentation est ainsi forte pour l'artiste de traiter du Christ à sa guise, puisqu'on a défini *a priori* que le Jésus de l'histoire pouvait être traité selon ses besoins (humanitaires, philosophiques, idéologiques...), tout en exploitant l'avantage donné que ce Jésus reste par ailleurs reconnu comme Christ par l'Église certes, mais encore par la culture judéo-chrétienne. Notre temps a ses propres obsessions. Il ne craint pas de les projeter sur ce Jésus en sachant pertinemment qu'il touche au Christ. Car notre propre civilisation occidentale sait encore inconsciemment que les valeurs les plus fortes et authentiques qu'elle défend sur l'homme s'enracinent sur la seule Figure humaine capable de révéler la vérité de l'homme : « Voici l'Homme ! » dit Pilate montrant Jésus couronné d'épines après la flagellation.

Le romancier, le cinéaste triturera à volonté le texte évangélique atteignant la figure même du Christ, et donc la nôtre en sa référence ultime. Il devient inévitable de ne même plus respecter les textes et de les dévier — ce que Pasolini ne fait pas : du coup, il donne à voir un film d'une très grande qualité (*L'Évangile selon*

saint Matthieu). En effet, l'obsession majeure de l'auteur n'est pas tant de prêter au Christ des pensées érotiques que d'exploiter le principe même de la connaissance que nous avons de Jésus pour en faire un personnage dérisoire, en tant qu'il est reconnu comme le Christ. (A remarquer que la question ne se pose pour aucune autre grande figure religieuse ou humaine, car pour ces derniers la connaissance historique de leur vie permet d'atteindre ce qu'ils sont en réalité : Mahomet, Moïse et Gandhi sont d'emblée eux-mêmes, bien que le sens de leur vie et le message qu'ils portent transcendent leur personne...).

En ce qui concerne le Christ, la perversion de la démarche se développe à l'intérieur même de l'écriture romanesque ou de la prise de vue cinématographique : Jésus écoute Marie, sœur de Marthe, alors que l'Évangile dit l'inverse ; on le voit jouer au devin à l'occasion des noces de Cana ; il implore le pardon de Marie-Madeleine et se présente comme le pécheur... Ne parlons pas de son goût pour la fabrication des croix qui font de lui un « crucifieur » !

Et l'on atteint de la sorte au ridicule. Parce que le personnage mis en scène le devient inévitablement. J'ai fait allusion à quelques scènes d'un genre « bête et méchant ». Que dire de l'image qui nous montre un apôtre vérifier que la coupe sur laquelle le Christ a prononcé les paroles de consécration contient bien du sang, du sang comme celui qu'on viendrait de vous prélever avec une seringue. Les spectateurs rient mais de qui ? De Scorsese ? Du Christ de Scorsese ? Mais alors n'est-ce pas du Christ ainsi défiguré que l'on se moque à son insu ? Ou du moins avec notre complicité.

Le « Christ » de Kazantzaki comme de Scorsese est encore minable, hystérique, incohérent. Il préfère un certain voyeurisme à une réelle relation amoureuse. Perversion encore plus forte d'un désir charnel, somme toute bien banal !

Autre exemple encore de la dérision considérée comme l'un des « beaux-arts » : Jean-Baptiste dans le désert ! N'est-on pas quelque part à Katmandou au milieu d'une secte libertaire (femmes nues dansant..., etc.) qu'anime un gourou excité ?

L'entreprise de perversion peut alors s'accomplir à l'insu (ou presque) du spectateur, puisque ce dernier a été troublé par l'image d'un Christ dont on veut que l'humanité ne soit perçue que dans les tourments du désir sexuel vis-à-vis d'une Marie-Madeleine bien désirante.

La feinte de l'humanité du Christ étant exploitée — on veut faire croire que les chrétiens ne seraient que des pudibonds qui ont peur qu'on traite Jésus comme un homme avec sexe et « *genitalia* » —, l'auteur peut insinuer ce qu'il veut au niveau même du mystère du Christ, mais alors en tant qu'il est Fils de Dieu. Judas est le personnage idéal pour permettre la substitution. Je m'explique.

Judas est un zélateur qui sait ce qu'il veut : le salut des Juifs contre les Romains et la restauration d'Israël. Le personnage est cohérent, tenace, efficace, réussi (1). Jésus le reconnaîtra comme le seul homme fort. Ainsi, Judas permettra à ce nigaud de fils de Marie, culpabilisé d'avoir jeté Marie-Madeleine dans la débauche, de se croire investi d'une mission messianique dont l'intéressé ignore tout (je n'ai pas la vérité, j'ai rien à dire, je vais vous raconter des contes, les paraboles, parce que je suis incapable d'autre chose, je suis somme toute un pauvre type qui ne comprends pas pourquoi mes tourments intérieurs vont m'amener à une aventure publique).

Quelques difficultés subsistent car ce Jésus est un peu thaumaturge. Mais le miracle ressemble plus à un exploit ou une prouesse qu'à un signe. Que penser de la résurrection de Lazare, qui évoque un film d'Avoriaz et nous restitue un personnage livide, verdâtre et toujours cadavérique ? Le « Christ » ainsi imaginé, en référence à quelques passages bibliques du Nouveau Testament, passera de l'appel à la violence meurtrière (Jean-Baptiste lui transmet une hache et Jésus la brandit comme une arme de guerre, ce qui plaît bien à Judas dont le projet de victoire d'Israël contre les Romains voit là le début d'accomplissement...) à la dérision d'une opération autochirurgicale. Jésus va sortir son cœur de sa poitrine et le montrera avec ses artères dégoulinant de sang comme signe d'un amour à partager. (Il est vrai que, sur ce registre, l'art saint-sulpicien a ouvert une voie facile...).

Le paradoxe atteindra son sommet avec la crucifixion de Jésus. Judas veut bien la mort de son « Christ » pour la cause zélateur, mais pas être un traître qui dénoncerait Jésus aux Romains. Il faudra que Jésus (si souvent reconforté par ce Judas

certain de sa vocation) convainque son ami de « jouer » au traître, pour le dénoncer afin qu'il soit crucifié. Ironie perfide : Jésus montrera qu'il est plus facile de mourir en victime que de trahir en bourreau. Il est vrai qu'à l'intérieur du film, Jésus s'y connaît puisqu'il a participé à la fabrication de croix du côté des bourreaux... Donc Jésus a le rôle facile et Judas assume la difficulté. Jésus est flagellé, couronné d'épines et crucifié. Le sens du procès échappe totalement et la perspective d'une mort volontaire du Christ pour sauver l'humanité apparaît si discrètement, dans une référence au serviteur souffrant d'Isaïe, qu'elle passe inaperçue, d'autant plus qu'aucune annonce de Résurrection n'est faite, seulement un Jugement que le Christ pourrait porter plus tard sur l'humanité. Par contre Scorsese fait bien ressortir l'obsession pathologique que son « Christ » éprouve pour cette Croix dont l'ombre le poursuit. La prière de Jésus à Gethsémani ne convainc personne (Scorsese éprouve simplement le besoin de faire des citations à des moments bien connus de l'histoire de Jésus, comme pour rappeler que son film n'est pas une fiction). Lorsque Judas vient le dénoncer par un baiser, il s'agit d'une embrassade plus qu'amicale et Jésus peut remercier Judas de ne pas fléchir devant l'épreuve physique qui l'attend.

Qu'en est-il alors d'une dernière tentation ? Un enfant apparaît et persuade le Christ en croix qu'il peut descendre et obéir de la sorte à Dieu qui n'avait pas voulu qu'Abraham sacrifiât Isaac. Même chose, mais cette fois Dieu a été un peu plus cruel, car tout de même Jésus a été cloué. Donc l'ange enlève les clous et conduit le blessé à Marie-Madeleine qui, telle une sainte Irène soignant saint Sébastien, nettoie les blessures. Arrive ce que l'on attend : l'amour, charnel celui-là, de Jésus et de Marie-Madeleine. Car pourquoi Jésus aurait-il eu le droit de mettre fin à son supplice sinon pour accomplir ce que tout homme soucieux de bonheur et de paix accomplit sur terre ? Bien entendu, nous ne sommes plus dans l'ordre d'une simple tentation, mais d'une histoire cinématographiquement aussi réelle que celle qui a montré Jésus avant le supplice. Marie-Madeleine est enlevée (au ciel ? une sorte d'Assomption ?). L'ange console Jésus avec une expression du genre : « Une de perdue, dix de retrouvées ». Et Jésus de s'installer chez Marthe et Marie. Il y vit bien (bigamie ?). Les enfants sont nombreux et les années passent. Seulement Jésus va mourir de vieillesse. Encore une fois Judas va tirer Jésus de cette banalité humaine et le rappeler à sa mission. Le vieillard a soudain des stigmates, il rampe jusqu'à Jérusalem

(1) Ce n'est pas pour rien que Scorsese comme Kazantzaki fait de Judas un rouquin : David était roux. Cette « différence » signifie que le personnage est porteur d'une qualité spécifique. J. Green fait remarquer qu'on pourrait écrire le roman du « Roux » comme « Celui qui vient d'ailleurs ».

pour retrouver sa croix. Alors il peut mourir content. « Tout est accompli », crie le condamné heureux d'avoir échappé à la Tentation (2), car l'ange s'est avéré être Satan. La perfidie est totale, car la question se pose : qu'est-ce qui est accompli ? La volonté du Père ? Non pas ! mais celle de Judas. Et d'un Judas qui n'a voulu que le salut de sa race. Un Judas, comme toute très fidèle.

Le rire final du Christ sur la croix sonne alors de façon tout à fait satanique. Jésus a vraiment été possédé.

ON ne peut s'étonner alors que le film soit artistiquement raté, voire vulgaire, car on ne peut toucher au Mystère du Christ en tant que fils de l'homme et fils de Dieu sans courir le risque du ridicule lorsqu'on veut bafouer délibérément ce que cette figure signifie (3). C'est bien entendu notre propre image qui se projette alors sur celle du Christ.

L'art n'existe que d'exprimer matériellement ou symboliquement les mythes dont l'humanité est porteuse pour reconnaître son sens. Le plus grand des mythes est celui de la mort et résurrection (Isis et Osiris). Le mythe chrétien a pour lui d'être historique et Jésus a le privilège d'accomplir en sa personne la réalité même du mythe. Son importance dans l'histoire de l'art est prodigieuse, car il permet la plus grande richesse d'expression de ce mythe universel. Seulement, il demande que soit respecté au moins le mythe qui s'accomplit en lui, même si l'on ne veut pas adhérer à la réalité historique de ce que l'Église affirme dans sa foi. L'art est alors perverti dans son principe même. Le cinéma ne pardonne aucune faiblesse (à la différence de la peinture ou de la littérature).

Il ne suffit plus alors de disposer de la beauté du désert marocain ou des charmes attrayants d'une luxurieuse Marie-Madeleine. L'expression réaliste des supplices infligés aux condamnés n'arrive même plus à vraiment émouvoir.

Le crucifieur crucifié : plus qu'une tentation du Christ sur la Croix (tentation qu'il a dû connaître quand on lui demande de

(2) En fait il n'y a pas de vraie tentation. L'ange n'est pas perçu par le Christ comme le Tentateur. Il opère comme l'ange Raphaël auprès de Tobie.

(3) Et dans la défiguration ridicule du Fils de l'Homme, c'est tout homme qui est atteint. Les défenseurs des droits de l'homme devraient bien réfléchir à cette évidence.

descendre de la croix puisqu'il serait le Fils de Dieu... tentation autrement plus forte et mystérieuse), le film montre à l'instar de l'arroseur arrosé que s'est laissé prendre au piège celui qui croyait prendre.

J'allais oublier de dire que le film était encore profondément antisémite : on y trouve toutes les caricatures du juif cynique et ricanant. Cela non plus, Scorsese ne pouvait l'éviter, puisqu'en bafouant au cœur de son mystère la réalité de Jésus le Christ, il ne pouvait manquer d'éclabousser le peuple de Dieu dans lequel Jésus inscrit son humanité, mais encore reconnaît les prophéties pour les accomplir.

Décidément, il sera difficile d'intégrer le Christ à une perspective « culturelle » autorisant, sous prétexte de créativité, toute exploitation du personnage historique le plus sacré qu'ait connu l'humanité. Inévitablement, fût-ce dans l'abjection, on est renvoyé à la question : « Et pour vous, qui suis-je ? »

Gageons que la réponse ne peut plus être d'ordre culturel.

Denys COUTAGNE

Denys Coutagne, né en 1947, marié, trois enfants. Conservateur des Musées de France (Musée Granet et Atelier Cézanne, Aix-en-Provence). A publié un roman : *La Mosaïque de Demeter*, Critérium, 1987, et de nombreux catalogues d'expositions. Dirige la revue *Impressions du Musée Granet*.

N'hésitez pas à nous envoyer des noms et adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à *Communio* : nous leur expédierons des spécimens gratuits.